Il attendait impatiemment l'heure où les maraîchers rentrent dans Paris : il espérait bien se mêler à eux et se glisser entre des voitures sans éveiller l'attention des employés de l'octroi.

Vers deux heures, il dit à Pierre :

—Voici le moment, lève-toi.

En même temps, il le soulevait.

—Va, bégayait Pierre, va-t'en ! Laisse-moi mourir ici. La vie m'est odieuse; ne t'expose plus pour moi.

Jérôme ne répondit pas; il entraînait son ami, qui ne pouvait marcher que bien lentement. Pendant presque tout le chemin, Jérôme le porta dans ses bras.

Il ne fallait pas songer à repasser par la porte de Neuilly, où l'alarme avait été évidemment donnée. Ils contournèrent Neuilly et gagnèrent la porte des Ternes.

Comme Jérôme l'avait pensé, ils se glissèrent facilement entre deux voitures de maraîchers.

Ils étaient dans Paris.

Mais ils n'avaient pas fait la moitié de l'avenue des Ternes que Pierre tombait sur un banc.

—Je n'ai pas plus loin..... Je ne peux plus...

—Morbleu, tu me suivras bien jusqu'à ce qu'j'aie trouvé une voiture !

—Mais où me conduis-tu ?

En ce moment, deux gardiens de la paix passaient à une légère distance. Un d'eux cria :

—Qu'est-ce qu'il a donc votre camarade ?

—Eh ! ne le devinez-vous pas ? s'écria Jérôme en s'efforçant de rire : un coup de trop ! Je le ramène à son domicile.

—Faut-il vous aider ?

—Pas la peine !

Et Jérôme, superbe de sang froid apostropha son ami :

—Marche donc, farceur !

La nuit était heureusement très noire; sans cela les gardiens de la paix auraient aperçu les bandages ensanglantés de Pierre.

Le malheureux s'était redressé et marchait en chancelant.

—Il a son compte ! dirent les gardiens de la paix, en souriant.

Et ils poursuivirent leur chemin, tandis que les deux amis s'éloignaient.

Mais à la place des Ternes, Pierre tomba de nouveau.

—Adieu, Jérôme, murmura-t-il. Adieu, va-t'en, je le veux !

Jérôme venait heureusement d'apercevoir une voiture conduite par un de ces maraudeurs de nuit qui ne rendent jamais de comptes à personne. Il l'appela.

La voiture vint se ranger devant lui; il y déposa Pierre, lui parlant avec de gros éclats de rire, ayant le courage de jouer la comédie de l'ivresse et donna, comme adresse, le boulevard Saint-Michel, en face du Luxembourg.

Pendant la route, il étendit Pierre contre lui, évitant qu'aucun linge taché ne fût mis en communication avec les coussins qui étaient d'un havane très clair.

—Que rien ne puisse faire retrouver nos traces !

Lorsqu'ils arrivèrent au boulevard Saint-Michel, il dit à Pierre :

—Je ne te demande plus que quelques instants d'énergie, et tu es sauvé !

La voiture s'arrêtait devant le Jardin du Luxembourg. Jérôme fit descendre son ami, donna trois francs au cocher, le dernier argent qu'il eût en poche. Il attendait que la voiture se fît éloigner et que le boulevard fût bien désert; portant son ami, il se dirigea vers une grande maison qui est occupée, aux premiers étages, par des appartements meublés et, aux étages supérieurs, par de simples chambres d'étudiants.

Il sonna; la porte s'ouvrit, on lui demanda son nom : il répondit, en changeant le son de sa voix :

—Louis Ducros.

Et il monta au sixième étage.

Pierre avait pu gravir un étage; mais là il s'était arrêté, assis sur les marches. Et Jérôme, anéanti par la fatigue, n'avait plus en la force de le transporter seul.

Arrivé au sixième étage, Jérôme fit, par un étroit couloir, le tour de la maison, puis frappa à une porte par-dessous laquelle passait un filet de lumière.

—Qui est là ? demanda une voix inquiète.

—Jérôme Labadié.

Aussitôt, la porte fut ouverte par un grand garçon qui n'avait pour tout vêtement que sa chemise de nuit.

—Tu ne dormais pas encore ? demanda Jérôme.

—Je m'éveillais, mon ami, répondit le jeune homme, et je venais d'allumer ma lampe pour travailler : seulement, comme il fait encore très frais et que je n'ai pas le sou pour acheter du charbon, j'allais travailler au lit.—mais qu'est ce qui peut bien t'amener chez moi à cette heure, toi que je n'ai pas vu depuis plus de deux ans ?

—Un grand, un très grand service à te demander. Descends avec moi.

Le jeune homme, sans demander de plus amples explications, passa une culotte, ou, pour parler plus exactement, passa sa culotte, car il n'en avait qu'une.

—Je prends ta lampe, dit Jérôme.

Et, descendant le premier, il conduisit l'étudiant jusqu'à Pierre Sandrac.

—Un homme blessé !

—Chut ! assurez-toi qu'il n'y a pas de gouttes de sang sur l'escalier.

—Non. Je ne vois rien.

—Bien. Aide-moi à le porter là-haut. Quelques instants après, Pierre était étendu sur le lit de fer de l'étudiant et, n'ayant plus la force de parler, remerciait d'un regard cet inconnu qui, à la seule prière de Jérôme Labadié, lui donnait de si bon cœur l'hospitalité.

Jérôme, montrant l'étudiant, dit à Pierre :

—Je te présente Louis Ducros, mon ami, futur interne des hôpitaux, futur très grand médecin, qui va te soigner et t'extirper tes balles comme pas un chirurgien de la Faculté ne serait capable de le faire.

Déjà, Louis Ducros apprêtait sa trousse, ses bandes, son coton antiseptique, son flacon d'eau phéniquée et toute cette petite pharmacie que les étudiants en médecine aiment à organiser chez eux.

Après avoir examiné les blessures, il fit un premier pansement et dit :

—Ce sera pour demain.

Puis, il donna une potion calmante à Pierre, et, quand le blessé se fut assoupi, se tourna, d'un air interrogateur, vers Jérôme Labadié. Celui-ci dit alors :

—Tu viens de donner asile à un homme accusé de vol, presque d'assassinat, et que toute la police parisienne va chercher avec rage. Je te demande de le soigner, de le guérir, sans que jamais personne sache qu'il est chez toi...

Louis Ducros pâlit un peu et demanda :

—Il est injustement accusé ?

—Naturellement ! Est-ce que, sans cela, je l'aurais conduit chez toi ?

—Personne ne t'a vu entrer dans la maison ?

—Personne.

—Le garçon de nuit ?...

—M'a demandé, d'une voix endormie, qui j'étais : j'ai donné ton nom. En s'éveillant ce matin il n'y songera plus.

Il y eut un instant de silence : puis Louis Ducros tendit la main à Jérôme et dit gravement :

—Compte sur moi !

L'amitié de Jérôme Labadié et de Louis Ducros remontait à l'époque où Jérôme jetait sa gourme et, par la même occasion, sa fortune aux quatre coins de Paris.

Élevé, grâce à une bourse, dans le même lycée que Jérôme, Louis Ducros avait encore son père lorsqu'il commença sa médecine : la situation du père était bien modeste, un simple emploi à la Ville de Paris, mais il trouvait natural de tout sacrifier pour faire de son fils un médecin ; sa femme était morte depuis longtemps. Le pauvre homme mourut au milieu de la première année de médecine de son fils, laissant à son enfant une somme presque insuffisante pour le faire enterrer. On donna bien quelques secours à l'orphelin ; il vendit en outre son maigre mobilier et atteignit ainsi la fin de son année. Mais il allait se trouver dans l'impossibilité de continuer, et il renonçait déjà à tous ses rêves d'avenir, lorsque Jérôme Labadié lui offrit de lui faire une rente pour qu'il pût terminer ses études.

—Tu me rembourseras, lui dit-il, quand tu seras médecin.

L'offre était faite avec tant de cœur que Louis accepta. Et cela dura deux ans.

Lorsque Jérôme tomba dans la déconfiture, il ne songea même pas à réclamer à Louis Ducros les sommes qu'il lui avait prêtées ; il le prévint seulement qu'il ne pourrait plus continuer. Et quand la misère s'appesantit sur lui, qu'il roula peu à peu dans les bas-fonds parisiens, il cessa de voir son ami : devant lui, comme devant Pierre Sandrac, il aurait rougi de sa misérable existence.

Louis Ducros réduisit alors ses dépenses au strict nécessaire : il ne porta plus que des habits achetés au Temple, se logea dans un cabinet à tabatière dont il faisait lui-même le ménage, ne mangea qu'une fois par jour et continua ses études, n'ayant d'autre ami que le travail. Pour gagner ce qu'il lui fallait il donnait des leçons, et parvenait ainsi à joindre les deux bouts et à acheter les livres indispensables.

—Oui, compte sur moi, Jérôme, reprit-il, après un instant de réflexion : seulement, je suis à peu près aussi misérable que lorsque tu m'as connu. Et, pour soigner un blessé, il faut de l'argent; j'apporterai, de l'hôpital, tout ce qui sera nécessaire aux soins médicaux, mais, quand j'aurai débarrassé ton ami de ses projectiles—ce qui ne sera peut être pas très commode—il faudra le bien nourrir, lui donner du bon vin.... du bon air, ce qui va lui manquer dans ma malheureuse chambre à tabatière, où il fait horriblement froid la nuit et où l'on grille vers midi.

—Garde-moi ton blessé, soigne-le; et, quant à l'argent nécessaire, je l'aurai ! répliqua Jérôme.

—Bien. Mais tu, tu me sembles aussi fatigué que ton ami est malade ! Je n'ai qu'un lit, hélas ! et bien étroit.

—Laisse-moi ce fauteuil, dit Jérôme en montrant un siège dont les ressorts faisaient des bosses et dont le crin s'échappait par de nombreuses fêlures ; je n'en demande pas davantage. Je n'ai pas toujours eu d'aussi bonne couche pour me reposer. Bonne nuit ! Merci ! Et à demain un supplément d'explications !

Jérôme s'étendit et s'endormit aussitôt.

Quant à Louis Ducros, après avoir longuement contemplé les deux amis d'un œil sombre, il eut un geste brusque, comme pour secouer l'inquiétude qui s'emparait de lui, et, selon son habitude, il se mit courageusement au travail.

A sept heures, il alla à son hôpital ; et, quant il revint, il retrouva Jérôme dans la même position, dormant profondément.

Pierre s'était éveillé : Louis Ducros alà à lui et voulut l'examiner immédiatement ; mais Pierre l'arrêta, et parlant lentement, avec une réelle noblesse :

—Monsieur, je vous remercie du fonds de mon âme, de ce que vous avez fait pour moi, cette nuit ; mais je ne saurais accepter plus longtemps votre hospitalité ; ma présence chez vous peut vous causer les plus grands ennuis, vous perdre peut-être.... Qui sait si on ne vous accusera pas d'être mon complice ? Monsieur, je suis recherché par la police, accusé d'un crime abominable....Je suis innocent ; mais toutes les apparences sont contre moi ! Je ne veux pas que vous vous exposiez pour moi... Livrez moi ! Si j'avais la force de marcher, j'aurais déjà quitté votre maison.

—Il est heureux, déclara Louis Ducros avec un bon rire, que vous ne soyez pas capable de marcher. Vous auriez fait de moi un traître sans le savoir ! Je vous ai donné l'hospitalité de tout cœur, et j'entends continuer jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à ce que vous soyez entièrement remis. Quant à vos démêlés avec la police, cela ne me regarde pas : je ne vois en vous qu'un blessé et ne dois voir en vous qu'un blessé. A ce titre, vous êtes sacré pour moi !... Et puis, je vous dirai que je dois tant de choses à notre ami Labadié qu'il a presque le droit de commander ici : je regrette seulement de ne pouvoir vous installer confortablement.

Ému jusqu'aux larmes, Pierre Sandrac prit la main de Louis Ducros et la porta à ses lèvres.

—Comme cela fait du bien, murmura-t-il, de trouver tant de délicatesse et de générosité !

—Chut ! ne parlez pas trop, ne vous fatiguez pas.

Le étudiant réveilla alors Jérôme Labadié :

—Viens m'aider !

Et il procéda au pansement du blessé. Il put, ce matin-là, enlever la balle qui était dans le bras et qui n'avait pas causé de grands ravages.

La blessure de la tête était malheureusement plus compliquée : la balle, tirée de haut en bas, avait brisé la pommette de la joue gauche, traversé la bouche en arrachant deux dents et s'était logée, en le fracassant, dans le côté droit du maxillaire inférieur.

Louis Ducros enleva cette balle deux jours après ; et, dès lors, la guérison de Pierre Sandrac commença, tandis que renaissait en lui un ardent désir de vivre, pour se justifier un jour et surtout pour reconquérir Hélène !

Il était admirablement soigné par l'étudiant et par Jérôme, qui le veillaient à tour de rôle et qui, pendant plus d'une semaine, ne dormirent que sur l'antique fauteuil où Jérôme avait passé sa première nuit.

Pendant cette semaine, un grand étonnement de Pierre Sandrac et de Louis Ducros, rien ne manqua ni au malade ni à ceux qui le soignaient : une bonne nourriture, du bon vin, même du vieux vin, des choses fines. Jérôme rapportait tout cela ; et, si on lui demandait par quel prodige il avait pu se le procurer, il répondait en riant :

—C'est mon secret.

Secret bien facile à percer pour quiconque l'eût suivi dans ses sorties. On l'aurait vu alors se diriger vers les gares, guetter les voyageurs qui avaient des paquets, des valises à porter ; souvent même, il se mettait à la poursuite de voitures chargées de grosses malles, et quand ces voitures arrivaient à domicile, il s'offrait comme commissionnaire : il le faisait avec tant de jovialité qu'on l'acceptait toujours. Et ce garçon, qui n'avait jamais porté de fardeaux, prenait une lourde malle sur les épaules et gravissait sans se plaindre les étages de ces maisons parisiennes qui semblent des tours. Il puisait des forces dans son amitié pour Pierre Sandrac.

S'abaisser à ces pénibles fonctions, n'était ce pas le seul moyen de gagner, sans un jour de retard, l'argent indispensable aux soins qu'exigeait le blessé ?.....

Et, malgré la fatigue qu'il éprouvait, c'est encore lui qui apportait sans cesse la gaieté dans la petite chambre où Louis Ducros a sa bonne humeur était inaltérable.

—J'en ai tant vu ! disait-il à ses amis. Un peu plus, un peu moins....

Pierre Sandrac et Louis Ducros essayaient alors de lui demander ce qu'il avait fait depuis deux ans qu'aucun d'eux n'avait eu de ses nouvelles, mais il secouait la tête et répondait :

—Non, ce n'est pas la peine de parler de ces deux années, je veux les rayer de mon existence. Je vous jure, mes amis, que je n'ai jamais rien fait dont vous ayez à rougir, mais enfin, je n'ai rien fait non plus qui ait lieu de vous enorgueillir. Donc, n'en parlons pas.

Un soir, cependant, où Pierre raconta que, les deux nuits qui précédèrent le drame de Neuilly, il n'avait pu dormir et manger que grâce à l'Hospitalité de nuit, Jérôme l'interrompit, machinalement.

—Rue de la Bûcherie, n'est-ce pas ? Chez ce bon M. Delourme ?

—Jignore si c'est chez M. Delourme..

—Oui, c'est le nom du directeur.

—Tu le connais donc ? demanda Louis Ducros.

—Si je le connais !

Et Jérôme sourit, mais tristement :

—Oui, je le connais, lui et les directeurs bien bien d'autres établissements semblables. Et, ma foi, puisque j'ai commencé, je vais vous conter mes misérables aventures ; mais, quand ce sera fini, nous n'en parlerons plus, n'est-ce pas ?

Il se cacha quelques instants le visage dans les mains, puis commença :

—Vous n'ignorez pas, mes amis, que je possède un animal d'oncle, M. Alexandre Labadié, caissier et a moitié directeur de l'usine de M. Herbelin ? Tu le connais surtout, toi, Pierre, puisque c'est lui qui t'a refusé du travail ce fameux jour.....

—Oui, dit Pierre en souriant; c'est sans doute un brave homme, au fond, mais l'enveloppe est un peu rude.....

—Rude ! Ah ! mes amis ! Une enveloppe de bronze ! Par suite de la mort de mon pauvre père, il était mon tuteur; et il s'était mis dans la tête de faire de moi un ingénieur....Moi qui hais les mathématiques ! Bref, il m'avait fait entrer à l'école de Châlon, où je t'ai connu, mon cher Pierre ; c'est même le seul bénéfice que j'ai retiré de mes études scientifiques. Tu te rappelles, qu'à la suite d'une épidémie de petite vérole, on licencia l'école ; c'est à ce moment que tu entras chez M. de Montreux.

—Oui, dit Pierre tristement ; je n'avais pas de famille ; c'est l'Assistance publique, chargée de m'élever, qui m'avait placé à Châlons, parce qu'on me croyait des dispositions pour la mécanique.... Et je fus trop heureux de trouver une place, de gagner ma vie tout de suite....

—Ma mère mourut presque subitement pendant ces vacances inattendues, continua Jérôme ; et je me trouvai maître de mon avenir. Je ne voulais pas de ma mille que M. Alexandre Labadié. Ce cher homme s'empressa de me maudire parce que je refusai de retourner à Châlons. J'en avais assez des X, de la physique, de la mécanique, de l'arithmétique et de toutes les sciences enique. J'avais même oublié mon arithmétique qu'au bout de deux ans, la fortune de ma mère s'était envolée....

—Fou ! prononça Pierre.

—Ma foi ! je ne regrette rien. Ah ! La belle vie, mes amis ! J'avais des voitures, des chevaux, des femmes, mon hôtel.....

—Ah. Après..... Il n'y eut plus ni hôtel, ni chevaux, ni femmes, ni rien du tout..... J'essayai vainement d'attendrir mon oncle en lui affirmant que j'avais voulu étudier la vie, il fut impitoyable : cet homme ne me pardonna jamais d'avoir dédaigné la géométrie descriptive.....Je résolus de disparaître, je ne pouvais me résoudre à ennuyer mes amis de ma misère....

—Ingrat ! interrompit Louis Ducros, qui m'as rendu de si grands services et qui n'as pas songé à venir à moi !

—Pardon ! je te réservais pour une occasion, et tu vois, fit-il, en montrant Pierre Sandrac, qu'elle s'est présentée. Quant à moi, je glissai insensiblement sur la pente de la paresse. Je suis de ces gens qui ne peuvent exercer qu'un métier : celui d'avoir des rentes ! Je n'avais plus de rentes, mais je vécus tout de même en rentier. Je fis partie de la claque de l'Ambigu, je figurai parmi les personnages muets des théâtres de la banlieue. Pour habitation, j'avais les salles de nuit, les hôtels où, pour quatre sous, on couche à la corde, et l'été, les ponts ou le Bois de Boulogne. Quant à la bonne chère, les âmes philanthropiques de Paris cut perfectionné les bouchées de pain. Je continuais mes études pittoresques sur les gueux de Paris, avec un vague dessein de les publier un jour ; et tout en me disant qu'il fallait m'arracher à cette vie, je m'y laissais engluer de plus en plus ; et je me riais de moi-même en me disant que j'étais bien heureux de ne plus avoir de soucis, plus de terme à payer, plus de femme à garder, de capitaux à surveiller .....Il me fallait une catastrophe pour me rendre à moi-même....C'est à toi que je le dois, mon cher Pierre, et je t'en garde une reconnaissance ! Nous aurions eu la même mère, vois-tu, que je ne t'aimerais pas davantage.... Là, qu'est-ce que vous avez, tous les deux, à pleurer comme des bêtes ?....Morbleu, vous allez me faire pleurer aussi !

L'émotion les étreignait à la gorge.

—Pauvre ami, dit affectueusement Pierre ; comme tu as dû souffrir souvent !

—Bah ! c'est passé tout cela, s'écria Jérôme en haussant les épaules ; et puis, qui sait si l'expérience que j'ai acquise des dessous de Paris ne vous sera pas utile dans l'avenir ?... Et qu'en parlons plus, d'ailleurs ! Ne songeons qu'à guérir notre blessé, pour livrer bataille à la destinée qui nous a si maltraités jusqu'à ce jour ! Toi, tu as un fameux compte à régler avec M. de Montreux, et moi j'ai une jolie revanche à prendre sur M. Alexandre Labadié, mon oncle.... Ce nous deux, nous ferons des actions héroïques ! Pourvu que nous arrivions à te remettre sur pied sans que les limiers de la police aient deviné la cachette que nous devons au dévouement de Ducros !....

—La dessus, ne crains, rien dit l'étudiant.

Personne, dans la maison de Louis Ducros, ne connaissait, en effet, la présence d'un malade chez lui ; il avait seulement dit à son concierge, pour expliquer les allées et venues de Jérôme, qu'il donnait l'hospitalité à un provincial.

Cependant, Jérôme, accablé de fatigue, ne pouvait plus guère continuer le rude métier qu'il était imposé ; il gagnait beaucoup moins d'argent que les premiers jours, et il songeait à trouver autre chose quand son oncle mourut subitement, lui laissant la jolie fortune que l'on sait.

En deux jours, la situation de Louis Ducros changea comme par enchantement.

Jérôme, qui aimait les petits coups de théâtre, profita de l'absence de son ami pour s'entendre une après-midi, avec le concierge ; et, le soir, lorsque l'étudiant rentra chez lui, Jérôme, qui l'attendait sur le palier, le fit entrer dans une belle chambre, qui s'était trouvée libre à point et qui avait un balcon donnant sur le Jardin du Luxembourg.

Un grand lit, une jolie table de travail chargée de livres, une bibliothèque déjà garnie des plus récents ouvrages de médecine, un nécessaire du fumeur, une collection de pipes, Jérôme avait tout acheté en quelques heures, ainsi qu'un vrai bon fauteuil et un lit plaint.

Pierre Sandrac était déjà installé dans le grand lit.

—Le lit pliant, dit Jérôme à l'étudiant, c'est pour toi, en attendant que tu reprennes le grand. J'aurais pu l'installer encore mieux ; mais il est inutile d'appeler l'attention sur toi par des dépenses exagérées ; et puis, il ne fallait pas faire voyager encore notre malade.

Et, comme Louis Ducros se précipitait vers lui, les bras tendus, Jérôme s'écria de l'air le plus désagréable :

—Sapristi ! Ne m'agace pas avec tes remerciements !

La convalescence de Pierre Sandrac commença dès lors à marcher rapidement; le bon air qui lui venait du Luxembourg, l'odeur des feuilles fraîches et cette chambre propre, confortable, où il pouvait respirer librement lui tirent un bien inouï. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés qu'il se levait et causait facilement.

Seulement, il était encore très faible; et Louis Ducros disait :

—Il lui faudrait la campagne.

C'est alors que Jérôme Labadié, ayant tendu toutes ses batteries autour de la famille Herbelin et de Mlle de Montreux, se décida à louer la maisonnette de Billancourt, dont il était faire le domicile définitif de son ami.

Souvent, Pierre essayait de l'interroger sur Hélène, sur M. de Montreux, sur la famille Herbelin.

Jérôme lui répondait, d'un ton décidé :

—Tout cela ne te regarde pas en ce moment. Tu es malade ; guéris ! Mlle de Montreux est déjà sur pied ; on te croit mort ou fêté à l'étranger : tu n'as donc rien à craindre, pourvu que nous te trouvions un nouvel état civil, et je m'en occupe. Je suis l'ami de la famille Herbelin..... Et je te jure que nous pouvons envisager l'avenir avec une certaine assurance.

Un jour enfin, Jérôme apporta à son ami une liasse de papiers, en lui disant :

—Le nom de Harry Clifford te convient-il ?

Et, tandis que Pierre feuilletait les papiers, Jérôme continua :

—Je mènais cette négociation depuis une semaine.—Harry Clifford est un Américain qui était venu chercher fortune en France ; il n'a pas réussi. Il voulait retourner dans son pays, mais n'avait pas d'argent pour payer sa traversée ; je lui ai donné une petite somme, moyennant laquelle il m'a abandonné tous ses papiers.... Et ils sont à toi.

—Mais, si ce Clifford ?.....

—Réparaissait ? Pas de danger. Il est à Lisbonne ; il s'est embarqué hier pour New York sur la *Bourgogne* ; nous ne le reverrons jamais. Tu n'as plus qu'à te fortifier sur la langue anglaise pour devenir un véritable Américain.

Jérôme et Louis Ducros avaient pris aussitôt l'habitude de se tutoyer. Harry Clifford, et lui, souriait alors mélancoliquement.

Il regrettait le nom de Pierre qu'Hélène de Montreux avait tant aimé.

Mais il se rendait bien compte, hélas ! que Pierre Sandrac ne pouvait plus exister.

A mesure qu'il revenait à la santé, il avait sérieusement réfléchi à son abominable situation. Jérôme, le voyant très calme, très maître de lui, avait fini par lui raconter tout ce qu'il avait surpris dans la famille Herbelin.

Pierre avait été profondément bouleversé ; il avait pleuré abondamment.

Mais dans son malheur, il avait la plus puissante des consolations : Hélène ne l'avait jamais cru coupable, et elle l'aimait toujours.

Cependant, il fallait un amour aussi passionné que celui d'Hélène pour résister à tant de preuves, tant d'apparences trompeuses. Et il était indispensable de donner le change au monde, à la police : Pierre Sandrac devait disparaître et faire place à Harry Clifford.

Et, en cela, Pierre ne songeait pas seulement à lui. Le premier, avec cette sorte de divination que donne l'amour, il avait pressenti qu'Hélène et son père étaient en danger. Le premier, il avait dit à ses amis :

—Ces deux tentatives de vol dirigées contre M. de Montreux ne sont pas des tentatives quelconques faites par des voleurs quelconques. La police me les attribue évidemment, en leur donnant la vengeance pour mobile et elle a raison de croire à une vengeance, je le dis moi, je le sens. Seulement, c'est un autre que moi qui se venge de la famille de Montreux ; et, cet autre, il faut le découvrir !

Cette perspective ravissait Jérôme Labadié.

—Nous allons nous amuser, disait-il.

Peu de jours après, par une jolie matinée ensoleillée, les trois amis quittaient Paris et se rendaient à Billancourt.

Jérôme avait conduit les réparations de la maisonnette ; et tout avait marché rapidement. Le jardin était très vert, très fleuri, avec de jolies pelouses, au milieu desquelles serpentaient de petits chemins ; mais les arbres étaient demeurés vierges, et leur épais feuillage cachait toujours à peu près l'habitation aux gens qui passaient sur le chemin de halage.

La maison était fraîche, coquette, repeinte, rettoyée ; et l'intérieur était tapissé de joyeuses cretonnes.

Comme meubles, du pichpin. Et, dans le cabinet destiné à Harry Clifford, tous les livres et les instruments nécessaires à un ingénieur.

Mme Perin n'avait pas demandé mieux que de se charger du ménage ; et un croustillant déjeuner attendait les trois amis.

Jérôme dit gravement, en montrant Pierre :

—Voici M. Harry Clifford, au nom de qui j'ai loué cette maison.

Mme Perin se confondit en salutations et assura Harry Clifford de tout son dévouement.

Jérôme conduisit ses amis par toute la maison. Pierre n'osait rien dire ; mais, par momente, il essuyait quelques larmes, puis serrait avec frénétisme les mains de cet ami fidèle, qui n'avait retrouvé une fortune que pour la mettre à la disposition de ceux qu'il aimait

Louis Ducros les quitta après le déjeuner ; et dès qu'ils furent seuls, Pierre se jeta dans les bras de Jérôme ; il était tout en larmes et bégayait :

—Mais un frère ne ferait pas ce que tu fais pour moi !

—Que le diable t'emporte ; s'écria Jérôme. Tu vas me faire pleurer..... Tu sais pourtant bien que les larmes sont contraires à mon tempérament !

Puis après un moment d'émotion :

—Tu se donc ici chez toi. Tu viens, comme le vrai Clifford, chercher fortune en France, mais avec cette différence que tu as assez d'argent dans ta poche pour attendre l'avenir. Cela nous fait deux domiciles : celui de mon oncle, rue Raynouard, que je conserve jusqu'à nouvel ordre, et celui-ci où personne ne viendra sûrement te chercher. En cas d'alerte, d'ailleurs, il n'y a que le jardin à traverser : un canot, qui file comme un poisson, est amarré à la berge de la Seine..... Mais je te répète que je ne redoute rien ; on s'imagine si bien que Pierre Sandrac est mort que personne ne songera à le reconnaître en toi : il est vrai que tu ne ressembles plus guère au Pierre Sandrac d'autrefois ; les policiers, en tirant sur toi, se sont chargés de te défigurer.

Pierre eut un amer sourire et, se regardant dans une glace, il dit gravement :

—La figure a pu changer ; le cœur est toujours le même !

II

HARRY CLIFFORD.

Dans ce calme et ce plein air de Billancourt, la santé de Pierre Sandrac fit de tels progrès, qu'au bout d'une semaine, Louis Ducros lui donnait la permission d'agir désormais à sa guise, à la seule condition de ne pas trop se fatiguer au début.

Pierre attendait cette permission avec une fébrile impatience ; depuis qu'il sentait ses forces revenir, il bouillait d'être cloué dans sa maisonnette et jalousait son ami Jérôme qui pouvait voir Hélène de Montreux.

Lorsque Jérôme avait fait une visite à la famille Herbelin, et par suite à Mlle de Montreux, Pierre allait au devant de lui jusqu'aux fortifications, anxieux de savoir tout ce qu'Hélène avait dit ; et il se pressait affectueusement contre son ami comme s'il lui avait rapporté quelque chose de l'aimée.

—Laisse-moi s'accompagner un jour, lui disait-il; je me cacherai derrière un arbre du Ranelagh, tu t'amèneras tout doucement à une fenêtre, et je la verrai.....

—Non, non, répondait Jérôme avec son bon sourire, pas de folie ! tu n'es pas encore assez maître de toi.

—C'est vrai, balbutiait Pierre, il suffirait du moindre incident pour que je me trahisse.

Ils faisaient alors lentement leur promenade sur la berge, la seule que l'étudiant en médecine eût encore autorisée.

Ils parlaient continuellement angliais. Pour pouvoir suivre les découvertes des ingénieurs anglais et américains, Pierre, dans ses loisirs à Saint-Etienne, avait appris leur langue et lisait régulièrement leurs journaux, leurs revues scientifiques : mais il n'avait jamais l'occasion de parler anglais. Jérôme, au contraire, qui avait voyagé souvent en Angleterre, était incapable d'écrire et de parler correctement l'anglais, mais il le prononçait fort bien: il pouvait donc donner à Pierre ce qui lui manquait pour jouer son personnage d'ingénieur américain.

Pierre, consacrant toute son intelligence à cette unique étude, avait fait en quinze jours des progrès surprenants.

—Un petit voyage à Londres, disait Jérôme, et je défie bien qui que ce soit de ne pas te prendre pour un véritable Américain.

Il insistait avec un rient :

—Tu n'as plus la belle tête de mousquetaire !

Louis Ducros, pour le soigner, lui avait rasé la barbe et coupé les cheveux. Et Jérôme, qui s'entendait merveilleusement à l'habiller, un personnage avait décidé que les cheveux de Pierre demeureraient courts, drus.

—Mlle de Montreux regrettera évidemment ses belles boucles ; mais, puis qu'elle ne doit plus te reconnaître !.....

Quant à ta barbe, laissons-la bien pousser, toute entière et bien pointue, à l'Américaine ! Je demanderais seulement le sacrifice de la moustache, ce qui ferait de toi un parfait Yankee ; mais, sapristi ! il faut cacher ces cicatrices qui te signaleraient trop facilement à l'esprit éveillé de certains policiers.

La barbe n'avait naturellement pas repoussé sur les cicatrices ; mais elle était assez touffue dans les environs pour les recouvrir.

Tous ces détails, auxquels s'amusait Jérôme Labadié, auraient d'ailleurs été inutiles ; car l'expression du visage de Pierre Sandrac avait été absolument changée par sa blessure ; il avait bien encore son allure mâle et fière, mais avec quelque chose de profondément attristé ; il était impossible de ne pas deviner, en le voyant, qu'il avait été frappé par d'atroces souffrances. Souvent, quand il songeait à M. de Montreux, des éclairs de révolte passaient dans ses yeux ; mais le souvenir d'Hélène l'adoucissait, et aussi les soins délicats dont l'entourait Jérôme ; et son visage reprenait une douce expression mélancolique et bonne qui devait exciter la sympathie de tous ceux qui le verraient désormais.

Quant aux questions matérielles, aux questions d'argent, Jérôme les avait réglées sans permettre la moindre discussion.

—Si tu étais riche et moi pauvre, tu partagerais ta fortune avec moi ; donc tu n'as rien à me refuser. Nous sommes dès maintenant associés, alliés si tu préfères, pour la bataille de la vie. Tu deviendras riche un jour, nous compterons alors ; ton intelligence me fera regagner plus tard ce que je puis dépenser en ce moment : j'ai mille projets pour toi, dont le premier sera de te faire entrer à l'usine de M. Herbelin ; mais il vaut mieux nous réserver qui sait si les événements ne te permettront pas d'entrer plus tôt chez M. de Montreux, afin de t'y remplacer toi-même !

Devant un tel dévouement, Pierre avait tout accepté : les cœurs vraiment grands ne rougissent jamais d'accepter un service ; la reconnaissance ne leur pèse pas !

Lorsque Louis Ducros eut permis à son malade d'agir librement, Pierre demanda aussitôt à Jérôme de le conduire à Paris.

—Au Ranelagh ? fit Jérôme en souriant.

—Non, j'ai d'abord un devoir à accomplir. Quelque chose que je considère comme une dette sacrée ; peut-être mettre quelques centaines de francs à ma disposition ?

—Sacrebleu, tu es agaçant avec toutes tes manières, lorsqu'il s'agit d'argent ! ma fortune n'est-elle pas à toi ?

—Alors partons.

—Où allons nous ?

—Rue de la Bûcherie.

—A l'Asile de nuit ? s'écria Jérôme. Parfait. Je n'y avais pas songé.

Puis avec un gros rire :

—C'est vrai, nous sommes descendus l'un et l'autre dans cet hôtel, et un hôtel de premier ordre ma foi ! sans régler notre note. Allons réparer cet oubli.

Le directeur de l'Asile de nuit de la rue de la Bûcherie fut très surpris de recevoir, ce jour là, la visite de deux jeunes gens qui, sous prétexte de simple curiosité, lui demandèrent de parcourir son établissement. Le directeur, avec un bonhomie un peu bourrue, les mena partout, enchanté de montrer son œuvre, enchanté surtout de voir à quoi point ses visiteurs s'intéressaient à ses explications. Et, comme il donnait ces explications avec beaucoup de chaleur, il ne s'aperçut pas à quel point l'un d'eux était ému, lorsqu'ils passèrent dans la grande salle qui sert de dortoir.

—Vous voyez, disait-il, le système des lits : pas de luxe, mais de la propreté, de la solidité.....Tâtez, on n'est pas trop mal couché.....

Le plus grand des deux visiteurs s'étendit presque sur un des lits, celui où il avait trouvé enfin un peu de repos après tant de tours de fatigue et de misère.

(A continuer.)

AVIS DE SUCCESSION.

Succession de Thomas Brennan.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans, No 29,831—Division C—Avis est par le présent donné aux créanciers de cette succession et à tous autres personnes intéressées d'avoir à déduire, dans les dix jours qui suivront la présente notification, les sommes qu'ils ont pour lesquelles ils réclament final présenté par Patrick Brennan, administrateur de cette succession, ne devrait pas approuvé et homologué, et les fonds distribués conformément au dit compte.

Par ordre de la cour,

E. A. LUMINAIS,
3 juil—3 7 12 Greffier.

Succession de Henry Buttmann.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans, No 30,580.—Division —Il est exposé que Mme Vesta Henry Buttmann a présenté une pétition à la Cour à l'effet d'obtenir des lettres d'administration dans la succession de feu Henry Buttmann, décédé intestat; avis est par le présent donné à tous ceux que cela peut concerner d'avoir à déduire dans les dix jours les raisons pour lesquelles il ne serait pas fait droit à la dite pétition.

Par ordre de la Cour,

E. A. LUMINAIS,
3juil—3 7 12 Greffier.

ÉTAT DE LA LOUISIANE—COUR CIVILE DE District pour la paroisse d'Orléans. No 30,395—Division —Vaccaro et Tertorich, et Joseph Vaccaro et D. J. Tertorich, comme membres de la dite raison sociale, individuellement, vs. Leurs Créanciers.—Ordonnance. Considérant la soumission des pétitionnaires aux exigences de la loi; il est ordonné—Que la pétition de Vaccaro et Tertorich, comme raison sociale, et de Joseph Vaccaro et Dominick J. Tertorich, comme membres de la dite raison sociale et individuellement, faisant application pour un répit, soit enlisaée et qu'une réunion des créanciers des dits pétitionnaires soit convoquée et tenue pardevant Ferdinand Richard, notaire, le SAMEDI, 12me jour de juillet 1890, à 11 A. M., dans le but de voter sur l'application des dite pétitionnaires, devant leur être accordé six, douze et dix huit mois, dans lesquels ils puissent payer leurs obligations en trois versements égaux, et pour telles autres raisons que la loi pourra autoriser en qui pourrait être soumises à la dite réunion des créanciers, et que dans l'intervalle toutes procédures contre les personnes et les biens des dits pétitionnaires soient suspendues; et que A. A. Grandpré, Esq., avocat, soit nommé avocat pour représenter les créanciers absents.

Nouvelle-Orléans, 9 juin 1890.

(Signé:) H. R. RIGHTOR, Juge.

Pour copie conforme :

JAS. D. RANKIN, Député Greffier.

8 juin—9 26—juil 12

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente d'intérêt de propriété, etc, dans le Septième District.

Tontonia Insurance Company vs John S Nicholls.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA Paroisse d'Orléans —No 30,497.—En vertu d'un writ de saisi et vente à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la Paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci dessus, je procéderai à la vente à l'encan, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St Charles, entre la rue Gravier et le Commercial Place, dans le Premier District de cette ville, le SAMEDI